

La mémoire ne peut pas être donnée sans ses trous

Le goût des pépins de pomme de Katharina Hagen. Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss. Éditions Anne Carrière, 268 p.

Nicole Joron

Numéro 237, été 2011

Passages des frontières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joron, N. (2011). La mémoire ne peut pas être donnée sans ses trous / *Le goût des pépins de pomme* de Katharina Hagen. Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss. Éditions Anne Carrière, 268 p. *Spirale*, (237), 44–47.

stabilité économique et sociale comme principal facteur de guérison en pleine situation de guerre !

PROLIFÉRATIONS

Quels que soient la perspective et le champ de pratique et de connaissance dans lesquels on se situe, il est désormais devenu impossible de réfléchir aux migrations de même qu'aux richesses et aux traumatismes qu'elles génèrent en

s'enfermant dans une approche déterministe. L'irrationalisme aveugle de nos classes dirigeantes qui tentent coûte que coûte de s'approprier les flux et les devenirs ne peut être combattu que si nous continuons à défendre le droit pour tous à la circulation des hommes, des femmes, des enfants et des biens qui leur tiennent à cœur dans leur existence concrète et spirituelle. Langues et frontières se transforment en terres d'accueil plutôt que d'exclusion, en lieux de questionnements plutôt que de mort. ⊥

La mémoire ne peut pas être donnée sans ses trous

DOSSIER 

PAR NICOLE JORON

LE GOÛT DES PÉPINS DE POMME de Katharina Hagen

Traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

Éditions Anne Carrière, 268 p.

Cher Michel,

Tout cela parce que j'ai eu le bonheur, à la dérobée, entre deux patients, de te parler de l'haleine de pommes d'Anna et de Bertha, et des montages de laine de Bertha sénile. Des monstres de laine comme des sculptures où les mailles de la mémoire créent des trous béants, des fils laissés, abandonnés, où la douleur inexprimable prend forme. Tu avais les larmes aux yeux ; t'avais-je touché ou était-ce l'auteur, Katharina Hagen, qui nous avait tous deux bouleversés avec cette image de souffrance et cette nostalgie qui nous rappelle qu'il fut un temps heureux ?

Tu m'as demandé de parler de son livre, *Le goût des pépins de pomme*. Mais qu'est-ce que ce roman pouvait bien faire dans un numéro sur les demandeurs d'asile ? Quand le Moyen-Orient vit des moments déchirants et que nous sommes là, spectateurs du petit écran ? Quand les Tunisiens et les Libyens s'exilent en Italie ? Que faisons-nous ?

Tu m'as demandé de parler du livre, de lire et finalement d'écrire.

Ça commence toujours de la même façon, Michel : un mot, un groupe de mots, un titre, un format, un volume, une tranche de couleurs. Et voilà ma main partie à cueillir ce livre. Le tirer, le soulever, tâter cet objet de curiosité, cette tentation, cet appel à l'évasion, à l'imagination, à la réflexion. Caresser le papier, sentir l'encre, être séduite ou pas par la typographie et par la mise en page, puis les pommes coupées sur la couverture du livre, comme sur une affiche pédagogique ancienne de botanique.



Cette partie est non accessible en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa de los derechos de autor

Mamengi Alfredo Lombisi | 38 ans | Pays d'origine : Angola | Date d'entrée au Canada : juin 2005 | État civil : marié, deux enfants | Statut juridique : demandeur d'asile refusé, en attente d'ERAR (Examen des risques avant renvoi dans son pays) | Religion : protestant | Langue maternelle : kinkongo | Emploi : intervenant social au ROMEL (Regroupement des organismes du Montréal ethnique pour le logement) | Photo : Christian Peterson

Je me souviens de mes excursions à la bibliothèque. Enfant, je suivais ma mère. J'empruntais ce chemin du refuge, je découvrais lentement la possibilité de demander l'asile. Dans la littérature, le rapport avec la parole sera toujours possible, une parole pour accompagner l'homme dans les situations les plus désespérées. Le livre a la possibilité de nous lancer dans la découverte de l'impensable, vers un avenir du sujet. Au-delà d'une mémoire transmise, le lecteur vit un événement dans lequel il se re-trouve. Le livre possède le temps long, un temps d'hébergement, un espace où est projeté notre imaginaire.

Je te suis, tu me suis. Je retrouve la fécondité de la caresse dans la lecture. Un rapport au corps. Un amour qui ne se perd pas et que je partage avec mes proches, avec toi, Michel, quand nous en avons le temps, furtivement, à la dérobée.

Iris, la narratrice, se rend aux funérailles de sa grand-mère Bertha. Au village de Bootshaven, elle apprend que Bertha lui lègue la maison familiale. Médusée, Iris reste là quelques jours, elle doit se décider. Une chaleur estivale l'oblige à quitter ses vêtements noirs et elle se pare des robes habillées de ses tantes Inga et Harriet ou de sa mère Christa. Cette maison évoque ses étés passés avec sa famille : ses grands-parents Bertha et Hinnerk, ses tantes et sa cousine Rosemarie. Tranquillement, les souvenirs émergent. Nous découvrons l'histoire de trois générations de femmes.

En lisant Hagen, l'empreinte nette des souvenirs olfactifs, cutanés, gustatifs se dessine : sentir de tout son corps comme l'enfant blotti en nous peut le faire. Toute une démarche de prise de conscience. Dans *Le goût des pépins de pomme*, la maison de Bootshaven, située dans un petit village allemand, est organisée comme pouvait l'être la grand-mère Bertha : une femme à laquelle je m'identifie. Je comprends ses joies et ses pleurs, son amour et son silence, puis, plus tard, ses angoisses face à la maladie, au vieillissement. Ici, il s'agit davantage de la perte de la mémoire, de l'être désorienté, de la femme aux phrases non terminées : en suspens, dans un autre temps. Iris, la petite-fille de Bertha, retourne à cette maison familiale pour refaire le chemin qui la ramènera « vers le centre de sa croix intérieure où il [l'individu] trouvera le complément indispensable à sa démarche horizontale : la verticale qui plonge ses racines dans la terre et lui permet de s'élever en lui-même individuellement ». Ainsi, elle saura si elle acceptera la succession de la maison. Car au début ce n'est pas une maison mais un souvenir, un tas de souvenirs, dont la mort tragique de sa cousine Rosemarie et celle d'Anna (sœur de Bertha), morte d'une pneumonie à 16 ans.

Le jardin fait aussi partie de la maison du dedans : mur végétal, deux tilleuls à l'entrée, le verger de pommes. De la cour on accédait au potager, aux fleurs. Les odeurs, les textures et les couleurs foisonnent. Les groseilles rouges virent au blanc comme la pâleur nous prend à la suite de l'annonce d'une mort. Ces années-là, la famille consommera une gelée d'une mystérieuse transparence, « des larmes en conserve ». Anna aimait les pommes Boscop et mâchonnait les pépins tandis que Bertha préférait l'Orange de Cox. La nature nous ramène à notre essence. Je suis dans ce jardin.



Cette partie est non accessible en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa de los derechos de autor

Mamengi Alfredo Lombisi

Photo : Christian Peterson

Iris emprunte le chemin empierré qui la conduit au pâturage de bouleaux et à l'étang noir. Elle reconnaît la nature, même si la végétation envahissante y témoigne du passage du temps. Elle va se baigner, cherche l'apaisement de l'eau. Les souvenirs la hantent. Nous oscillons entre l'histoire familiale et les réminiscences. Tout au long du roman, nous mesurons la résistance à se souvenir de la cause de la mort de Rosemarie : « ce qui est oublié ne reste jamais sans traces mais attire toujours, secrètement, l'attention sur soi et sur sa cachette ». Les filles, Iris et Rosemarie, cachaient plumes et lettres dans les marches du perron, sous la pierre qui, fragmentée, devenait le couvercle de tiroirs secrets. C'est ce seuil que nous devons franchir ou éviter en passant par la cour, ce seuil qui nous amène tous à notre demeure intérieure.

COMMENT FAIRE UN TRAVAIL D'ANALYSE SUR LES ÉVÉNEMENTS ?

Hagen s'y prend adroitement, mélangeant le passé et le présent, en nous montrant que pour savoir, pour se souvenir, il faut avoir oublié. L'oubli dévoile et dissimule. Dès son jeune âge, la belle Iris dévorait livres et nourriture. Adulte, Iris travaille à la bibliothèque universitaire de Fribourg où elle ne semble pas heureuse. Elle pense que « lire signifie collectionner,



Cette partie est non accessible
en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa
de los derechos de autor

Ravinder Singh | 40 ans | Manjit Kaur | 43 ans | Pays d'origine : Inde | Date d'entrée au Canada : 2009 | État civil : mariés | Statut juridique : demandeurs d'asile en attente d'audience | Religion : sikh | Langue maternelle : penjabi | Sans emploi : en Inde, Ravinder Singh vendait des lopins de terre agricole | Photo : Christian Peterson

et collectionner signifie conserver, et conserver signifie se souvenir, et se souvenir signifie ne pas savoir exactement, et ne pas savoir exactement signifie avoir oublié, et oublier signifie tomber, et tomber doit être rayé du programme ».

Iris ne peut pas oublier la chute de Rosemarie qui s'est rompu le cou en jouant la funambule sur la structure fragile de la serre. Elle vivra sans savoir ce que Rosemarie voulait tant lui dire ce jour-là. Elle ne peut pas non plus faire disparaître le mot « nazi » peint en rouge sur le poulailler blanc. Que faire de cette marque gênante ? Elle sait que son grand-père Hinneck a été directeur de camp de concentration, contre son gré, et qu'il a passé un temps dans un camp de dénazification. Elle ne sait pas exactement ce qui s'est passé. Qui doit-elle croire ? A-t-elle le droit de savoir ? Peut-on enlever une telle marque sur l'identité allemande ? Que doit-elle comprendre ? Comment vivre avec les non-dits ?

Léthé lance la quête philosophique de la vérité : « *[s]i l'oubli peut apparaître comme une défaillance de la conscience et un échec du logos, l'oubli s'avère bénéfique grâce à ses pouvoirs thérapeutique et cathartique* » (Christine Kossafi, « L'oubli peut-il être bénéfique ? L'exemple du mythe de Léthé : une fine intuition des Grecs », *Interrogations ?*, n° 3). Dans ce roman, Iris et l'auteur cherchent un baume aux souffrances. Est-ce l'oubli ou la vérité ? Est-ce l'imagination ? Est-ce ailleurs ? Une ouverture à autre chose, l'*Umwelt* d'une totalité contemporaine.

Le champ du possible est ouvert. Iris trouve une façon de vivre avec tous les autres personnages du roman, avec tout ce qu'elle sait et ne sait pas. Franchir le seuil de la maison de Bertha, c'est jouer avec le dedans et le dehors, avec ce qui est moi et ce qui est autre, c'est reconnaître l'irréconcilié et l'irréconciliable. Habiter un entre-deux. Ce pont entre le familial et le non-familial dérangeant, cet espace facilitant l'accueil du nouveau. Ce désir d'être, de devenir plus libre, est palpable.

Iris finira par faire une compote de pommes Boscop. Elle jardinera. Les mains dans la terre, elle apprendra à connaître les plantes de Bertha. Elle découvrira le jardin en hiver.

* * *

Michel, je suis dans le jardin. La neige tarde à fondre du côté ombragé de la maison. À toutes les années, j'oublie à quel point l'hiver peut être long.

Je ne voyais pas, Michel, comment cette histoire sur l'oubli, la réalité et la vérité d'une famille allemande pouvait bien avoir un lien avec notre propre histoire et nos oublis. Je trouvais quand même ironique que la nouvelle loi canadienne sur l'immigration et la protection des réfugiés suive la reconnaissance récente par le Canada de la faute d'avoir refoulé les réfugiés juifs durant la Deuxième Guerre mondiale. À vrai dire, le Canada a longtemps maintenu une politique nationale d'immigration fondée sur l'exclusion. De

1930 à 1945, il était presque impossible d'entrer au Canada. Ce pays n'a pas toujours été accueillant, n'a pas toujours été « *le plus meilleur pays au monde* ». Notre besoin désespéré de main-d'œuvre a souvent été la raison nous poussant à ouvrir les portes à l'immigration. Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale, dans la foulée des milliers de

déplacés, que la question humanitaire a pris une certaine place dans la politique canadienne sur l'immigration. Mais il faut rappeler que Mackenzie King tenait à ce que l'entrée au Canada soit un privilège, non un droit fondamental.

Nous consentons encore à cette vision par notre silence. †



Cette partie est non accessible
en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa
de los derechos de autor

Manjit Kaur

Photo : Christian Peterson



Cette partie est non accessible
en raison du droit d'auteur

This part is copyright restricted access

Esta parte no está accesible a causa
de los derechos de autor

Ravinder Singh

Photo : Christian Peterson

Comment repenser les migrations?

DOSSIER 

PAR IDIL ATAK

MIGRATIONS de Michael Samers
Routledge, 392 p.

THE WIND DOESN'T NEED A PASSPORT. STORIES
FROM THE U.S.-MEXICO BORDERLANDS de Tyche Hendricks
University of California Press, 266 p.

Les migrations constituent un domaine de recherche complexe qui s'articule autour de plusieurs problématiques comme la souveraineté territoriale, la sécurité, l'identité nationale, l'économie et les droits humains. Michael Samers et Tyche Hendricks explorent les multiples défis liés aux migrations contemporaines marquées par la sécurisation des frontières. Ils dénoncent les effets pervers des politiques répressives envers les migrants irréguliers et proposent une nouvelle lecture du phénomène migratoire.

Dans *Migrations*, Michael Samers, professeur de géographie à l'Université du Kentucky, entreprend la tâche ambitieuse d'expliquer diverses facettes des migrations, y compris leurs fondements philosophiques et leurs liens avec la mondialisation. Plusieurs enjeux actuels sont abordés, tels que l'ampleur des migrations forcées, leur féminisation et la diversification des formes de recrutement des travailleurs (temporaires, circulaires, transfrontalières, etc.). L'originalité de l'ouvrage découle de l'analyse critique de diverses théories